Document generated on 10/12/2024 12:44 a.m.

Liberté

La nation métissée

Denis Vaugeois

Number 304, Summer 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/71877ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Vaugeois, D. (2014). La nation métissée. *Liberté*, (304), 40–44.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ESSAI LIBRE

La nation métissée

L'histoire des noms de famille québécois nous révèle à quel point l'identité nationale est faite d'amalgames et de mélanges.

DENIS VAUGEOIS

Il fut un temps où la pureté de la race était une condition essentielle à la survie de la population canadienne, coupée de la France depuis 1760. Pour demeurer française et catholique, elle devait éviter les mariages mixtes, c'est-à-dire les unions avec des anglophones protestants. La religion devenait protectrice de la langue et inversement. C'était à tout le moins le discours d'une bonne partie des élites canadiennes-françaises.

Pendant cent cinquante ans, la Nouvelle-France s'était développée à partir d'une immigration strictement française et catholique. C'était le credo officiel. Il était faux. Au lendemain de la Conquête britannique, il fallait dorénavant miser sur la revanche des berceaux. Faux également. Bien sûr, l'Église catholique encourageait la procréation et condamnait l'avortement. Il n'était quand même pas question pour elle « d'empêcher la famille ».

Issus d'un noyau de quelque soixante-cinq mille personnes, les Canadiens doublèrent en nombre chaque vingt-cinq ans. Au moment de l'Acte d'union de 1840, ils étaient plus d'un demi-million, mais une saignée horrible arrêta la progression. Alors que des dizaines de milliers d'immigrants débarquaient sur les rives du Saint-Laurent, un nombre effarant de Canadiens s'expatriaient, non vers l'Ouest canadien, où leur présence n'était pas souhaitée, mais vers les États de la Nouvelle-Angleterre.

Entre-temps, les Canadiens de 1760 devenaient des *French Canadians* avant de se dire eux-mêmes Canadiens français puis, soudainement, de se définir par rapport à un territoire, le Québec. De Canadiens, ils sont devenus, en un claquement de doigts, des Québécois. Pouvait-on être Québécois sans être d'origine canadienne-française ? C'est là que le dérapage s'est intensifié et que l'historien que je suis a voulu remettre les pendules à l'heure.

En toute candeur, les Québécois dits de souche disaient « nous » et des voix se sont élevées pour s'en offusquer. Fallait-il être « pure laine » et même « tricoté serré » pour être inclus dans ce « nous »? Les turbulences vécues pendant la campagne référendaire de 1980 m'avaient inquiété. Les ministres Burns, Johnson, O'Neill pouvaient-ils dire « nous »? Dans mon propre comté, j'avais vu des Young, Ryan et Bendwell militer en faveur du « oui » sous la direction de Jean Cermakian et Carl McCourt. Leurs noms de famille me faisaient réfléchir. Il devenait évident à mes yeux qu'on pouvait se joindre aux Canadiens français sans avoir une goutte de sang français ou, du moins, s'identifier au « nous » sans être de souche. Le « nous » n'avait rien de génétique, il était tout à fait inclusif.

En quittant la politique au début de 1985, je me lançai dans une petite enquête en demandant aux gens : Quels sont les traits propres à un Québécois ? Qu'est-ce qui définit un Québécois ? Très vite, j'ai réalisé que la culture québécoise était faite d'emprunts. Sauf la langue et une partie de notre Code civil, le reste provenait soit des Premières Nations, soit des divers groupes d'immigrants qui étaient venus se fondre dans la population dite canadienne.

Mon exemple préféré demeure la musique traditionnelle d'inspiration non pas française, mais irlandaise. *La bonne chanson* de l'abbé Gadbois est venue bien après. Les fèves au lard, le pâté chinois, la chaise berçante, le sapin de Noël,

même la Fête nationale ne doivent rien à la France. Les épluchettes de blé d'Inde ou la cabane à sucre non plus ! Et que dire du méchoui de la Saint-Jean ?

Un an plus tard, en 1986, André Provencher, directeur du bureau régional de Radio-Québec (aujourd'hui Télé-Québec) à Trois-Rivières, accepta mon projet de six émissions sur le thème de la diversité du peuplement. Le réalisateur Michel Audy releva le défi avec Gérard-Marie Boivin comme animateur. La série fut nommée *L'étoffe d'un pays* par moquerie envers l'expression « pure laine ».

Les réactions furent bonnes et mauvaises. Le métissage, surtout, choquait. Des protestations parvinrent à la direction montréalaise, qui y vit la confirmation que les bureaux régionaux n'étaient pas équipés pour produire des émissions. À ce sujet, un titre de journal réagissant à la série me revient en mémoire : « Les Québécois n'ont pas plus de 1 % de sang indien. » Quinze jours plus tard, on corrigea : « Les Québécois qui ont du sang indien n'en ont pas plus de 1 %. »

Radio-Québec retraita. Il ne fallait pas toucher à la pureté de nos origines, encore moins insister sur un métissage franco-indien. Après une seule diffusion, la série *L'étoffe d'un pays* fut remisée en lieu sûr. TV-Ontario, heureusement, prit le relais et diffusa la série à plusieurs reprises.

En 1988, la Société généalogique canadienne-française m'invita à expliquer mon approche aux membres présents à l'occasion de son congrès d'octobre. Mes propos ne faisaient que confirmer les résultats de leurs propres recherches. La présidente, madame Marthe Faribault-Beauregard, m'envoya un mot pour souligner que ma conférence avait connu « beaucoup de succès » ; elle me demandait l'autorisation de la publier.

Mais en quoi consiste la diversité du peuplement du Québec ?

L'apport amérindien

Avant tout, et avant tous les autres, il y a les autochtones. Au début de la Nouvelle-France, ils vivent généralement en dehors des établissements français, mais les Français les fréquentent continuellement. Les jeunes Amérindiennes sont accueillantes, tandis que les femmes d'origine européennes sont peu nombreuses. Le recensement de 1666 donnait sept cent dix-neuf célibataires masculins (entre seize et quarante ans) pour quarante-cinq filles célibataires. Et les Français, comme le souligne le jésuite Charlevoix en mars 1721, ont un faible pour « les Sauvagesses ».

Il est bien connu qu'il y eut peu de mariages mixtes en Nouvelle-France, mais on sait aussi que les unions libres furent pratique courante, au point où les experts s'accordent à dire que les Amérindiens eux-mêmes furent totalement métissés. « Le métissage est en majeure partie illégitime », écrit Louise Dechêne. Les mariages mixtes, rares à son avis, « sont le plus souvent bénis dans la paroisse de la fille, en l'occurrence dans les missions, pour lesquelles nous n'avons pas de registres ». À ce sujet, Hubert Charbonneau écrit dans *Les populations amérindiennes et inuit du Canada* : « La disparition complète des Amérindiens a été évitée de justesse [...] grâce à la lente prise de possession du continent par les Blancs et à la faveur des unions mixtes qui ont progressivement accru la résistance des indigènes à la maladie ! »

Le métissage a été très peu étudié. Et pour cause : les matériaux font défaut. À l'origine, le métissage repose en effet surtout sur les unions libres. Quand mariage il y a, où a-t-il été inscrit ? Dans les précieux ouvrages de Mme Faribault-Beauregard, on trouve un grand nombre de ces inscriptions. Mais les registres de plusieurs missions ont disparu. Il faut bien sûr éviter de réduire l'Amérique française aux dimensions territoriales du Québec d'aujourd'hui. Autre difficulté : les Amérindiens n'ont pas de patronymes. Souvent, les enfants nés d'unions libres adopteront le nom de leur père ou le prénom de leur parrain, etc.

Les fèves au lard, le pâté chinois, la chaise berçante, le sapin de Noël, même la Fête nationale ne doivent rien à la France. Les épluchettes de blé d'Inde ou la cabane à sucre non plus ! Et que dire du méchoui de la Saint-Jean ?

Depuis plus d'un siècle maintenant, le territoire habité par les descendants (de souche ou pas) des Européens a complètement recouvert les régions peuplées d'Amérindiens. À trois ou quatre générations près, un nouveau contact important a eu lieu entre Amérindiens et Blancs. C'est sans doute ce contact tardif qui faisait écrire à René Lévesque, dans *Attendez que je me rappelle,* alors qu'il évoque une tournée politique au Saguenay–Lac-Saint-Jean :

> Des regards brillants comme des escarboucles et ces hautes pommettes surtout trahissaient les fréquentations que s'était permis, avec les autochtones des environs, la poignée de familles blanches qui avaient « ouvert » la région, il n'y a guère plus d'un siècle. Mélange remarquablement réussi [...] auquel j'étais d'autant plus sensible qu'un de ses plus splendides résultats, une certaine Corinne [...] venait d'entrer dans ma vie...

En fait, la contribution incontestable des Amérindiens n'est pas d'ordre génétique, elle est d'ordre culturel. Ils ont d'abord et avant tout contribué à façonner un caractère canadien différent du Français. Ils ont facilité l'adaptation à un pays neuf. Ils ont donné aux Blancs des moyens de transport, surtout le canot et la raquette. Ils leur ont montré à survivre, parfois à se soigner. Ils leur ont montré à se battre. Ils les ont accueillis, accompagnés et réconciliés avec une nature parfois hostile. Ce n'est pas l'effet du hasard si les Québécois gardent le goût de l'aventure, l'amour des grands espaces et un petit faible pour la forêt ! Par-dessus tout, l'Amérindien a contribué à développer chez le Français « habitué » au Canada un esprit d'indépendance et de liberté qu'a bien remarqué le père Charlevoix et bien d'autres après lui.

Ce qui est vrai pour l'apport amérindien l'est aussi pour tous les autres groupes d'immigrants qui sont venus se fondre dans le groupe français et catholique de la vallée du Saint-Laurent. Très tôt, c'est-à-dire dès les débuts de la Nouvelle-France, un petit noyau de parlants français s'est formé et a intégré les immigrants qui souvent ne parlaient pas ou peu le français[1]. À cet égard, les Filles du roi, qui arrivaient de la région parisienne, ont joué un rôle essentiel, tout comme les pionniers en provenance du Perche ou de ces régions où l'usage du français était bien implanté.

Forte d'un taux de natalité exceptionnellement élevé, parfaitement en harmonie avec son territoire, la population établie le long du Saint-Laurent au dix-septième siècle s'est tout naturellement approprié les coutumes et bien des caractéristiques propres à des groupes arrivés surtout après 1760 et qui se sont totalement fondus en elle.

Le piège des patronymes

La Nouvelle-France se peuple lentement. L'immigration est faible. En fait, chaque immigrant qui fait souche est important.

À ce sujet, Michel Brunet a déjà écrit :

> Des soldats allemands, polonais, italiens, irlandais et écossais de régiments français venus en Nouvelle-France et des ouvriers et artisans étrangers, engagés pour certains travaux spécialisés, sont devenus, après avoir décidé de demeurer en Amérique française, les fondateurs de nombreuses familles franco-québécoises.

Quelle origine se cache derrière les Lafleur, Latulippe, Larose, Laviolette – ce mystérieux fondateur de Trois-Rivières – les Jolicœur, Bellehumeur, Sansouci, Letendre, Généreux, Lajoie ou les Lebrun, Lenoir, Legros, Legrand, Brunet, Malenfant, Petit, Neveu, Legendre, etc. ? Les noms de métier, l'origine, la fonction, les titres ont donné des patronymes. Plus mystérieusement sont apparus les Labbé, Lévesque, L'Archevêque et Cardinal, ou encore les Cauchon ou Cochon, Chèvrefils, Mouton, Poulin ou Cheval.

Plusieurs patronymes sont apparus ici, en Amérique. Les Rivard, un cas souvent cité, vont donner les Lavigne, Loranger, Feuilleverte, Préville, Bellefeuille et plusieurs autres. L'origine est française. Très bien ! Mais qui peut se douter que derrière un François Desrosiers se cache un Claude Ambleton. C'est un exemple parmi des centaines. Sur quelque onze mille immigrants qui ont fait souche en Nouvelle-France avant 1760, Marc-André Bédard (*Les protestants en Nouvelle-France,* Société historique de Québec, 1978) a compté cinq cent quarante-deux protestants, dont trois cent quarante-six en provenance d'un autre pays que la France. C'est tout de même cinq pour cent que les premiers généalogistes avaient ignorés.

En réalité, derrière les surnoms et les sobriquets se cachent des origines que nous connaissons mal. Chaque régiment qui débarque compte ainsi un certain nombre d'étrangers invités à s'établir dans la mesure où ils acceptent de se convertir au catholicisme. Ils n'ont en outre pas d'autre choix que d'utiliser le français, qui est d'ailleurs la langue de l'armée.

Quoi qu'il en soit, la guerre n'amène pas que des soldats. Il y a aussi les captifs.

Les Américains, à la recherche de leurs ancêtres, sont nombreux à fréquenter nos archives. Ce n'est guère étonnant vu l'importance de l'émigration canadienne-française vers les États-Unis.

Mais, pour moi, les rencontres les plus émouvantes ont toujours été celles d'Américains à la recherche non pas de leurs ancêtres, mais de descendants de captifs.

Emma Lewis Coleman, qui fait autorité sur le sujet, affirme, dans *New England Captives Carried to Canada,* que bien des habitants de Kahnawake sont des descendants de captifs. « *There is not* […] *a single family of pure Indian blood.* […] *There are many named Tarbell, Rice, Williams, Jacobs, Hill, Stacey, etc.* […] *There must be more New England blood here than in any other place in Canada and more lost captives.* » Les Abénaquis, qui avaient beaucoup souffert des Anglais, firent eux aussi plusieurs raids, avec les Français, en Nouvelle-Angleterre. Chez eux également on trouve plusieurs descendants de captifs, dont les fameux Gill.

Un pouvoir méconnu de Superman : sa capacité à ne faire aucune miette en mangeant des toasts.

C'est dans une liste de plus de cent prisonniers dressée en 1711 qu'on trouve un Matt Farnsworth. On sait que les Farnsworth ont donné des Phaneuf, tandis que les Dicker devenaient des Dicaire et les Rising, des Raizenne… Dans d'autres listes de captifs, je remarque des Clark, Villis, Sayer, Laha (Lahaye) et, surtout, Jean-Baptiste Otis et Rose Otis, laquelle épousera Jean Poitevin : ces derniers ont déjà trente-cinq descendants en 1729.

Une pétition pour la naturalisation, datée du 30 octobre 1706, me donne des Price, Ouaren, Warren, French, etc. Plus tard, je constaterai que la mère de Mgr Joseph-Octave Plessis est une Mennard dont la propre mère était Martha French, amenée au Canada comme captive. Sa sœur prénommée Freedom devient Marie-Françoise et épouse Jean Daveluy. Ils auront une descendance nombreuse.

Il suffit en fait de se pencher sur les documents d'époque pour trouver partout des noms d'étrangers. L'histoire des captifs et des captives nous ramène aux récits des massacres et des scalps. Elle nous montre aussi que les frontières ne sont pas étanches. Outre les prises de guerre, il y a le commerce qui provoque une certaine circulation.

•

Au cours de mon travail d'enquête, je me suis mis à questionner les gens, non seulement sur le plan généalogique, mais

1 Pour un aspect méconnu de cette société naissante, voir Christophe Horguelin, *La Prétendue république. Pouvoir et société au Canada (1645-1675),* Septentrion, 1997.

DESSIN : FRANCIS DESHARNAIS

aussi sur le plan culturel : traditions, fêtes, cuisine, modes, coutumes, langue.

Comme le suggèrent les observations que je viens d'évoquer, je suis parti tantôt du passé, tantôt du présent. Au hasard de mes activités, je questionnais les gens. Ici, M. Adrien Lévis (quel nom bien français !), dont l'ancêtre est un Lewis ; là, M. Léon Balcer, descendant des Baltzer ; M. Pierre Bettez, mon comptable, descendant d'un Bettex, Suisse protestant ; et puis M. François Mondelo, mon coiffeur trifluvien, né en Italie, etc.

Chaque jour, la lecture m'apportait sa part de découvertes. C'est ainsi qu'est née *L'étoffe d'un pays.* Il m'était apparu, en effet, qu'il existait très peu de Québécois (ou de Canadiens français) pure laine. Au départ, notre recherche se concentra sur la Mauricie et sur l'apport autochtone. Quelques mots : pow-wow, kayak ; des plantes : atoca, maïs, courge, haricot, tabac ; des animaux : caribou, wapiti, carcajou, lynx, moose ; des poissons : maskinongé, achigan, ouananiche, ouaouaron, et surtout l'anguille et le marsouin avec leurs multiples usages ; des moyens de transport comme le canot, la raquette et le mocassin, la traîne sauvage ; la médecine à base d'écorces, de tisanes, de gomme d'épinette, etc. En 1992, cette recherche me conduira à la publication de *L'Indien généreux. Ce que le monde doit aux Amériques* chez Boréal et Septentrion. Ce fut ma façon de souligner les cinq cents ans de la « découverte » de l'Amérique et de protester contre l'emploi de ce mot.

Au Québec, depuis déjà plusieurs années, beaucoup d'historiens ont choisi d'étudier les tendances, les phénomènes, les institutions sans s'intéresser vraiment aux hommes et aux femmes qui leur ont donné vie, qui les ont animés. Ces historiens étudient les entreprises, mais bien peu les entrepreneurs, les communautés, les individus. Heureusement, il y a les généalogistes. Tenaces, ces derniers peuvent débusquer les ancêtres les plus timides, retrouver les amants, reconnaître les étrangers, rétablir les patronymes, décoder les omissions ou les ratures, trouver les chaînons manquants.

La désinvolture ou la « capitulation » de trop d'historiens, sans doute complexés par leurs confrères des sciences sociales qui ne s'embarrassent ni de chronologie ni de biographies, ont été heureusement compensées par de nouveaux spécialistes venus des tréfonds des sciences humaines. D'abord gens de chiffres et de pourcentages, certains démographes comme Hubert Charbonneau et Jacques Légaré, séduits par une documentation unique et munis d'outils neufs, ont entrepris de s'intéresser aux personnes.

Que les démographes et les généalogistes se donnent la main et les Québécois formeront peut-être le premier peuple sur cette planète à connaître vraiment ses origines, son évolution, son adaptation, son histoire, son présent. Le premier peuple maître de son passé et conscient de son devenir. Grâce à leur connaissance d'eux-mêmes, les Québécois n'auront pas dit leur dernier mot !

Au lendemain de la Conquête britannique, la population française et catholique de la vallée du Saint-Laurent reste assez forte, son taux de natalité assez élevé et l'immigration assez faible pour que sa capacité d'assimilation, d'absorption et d'intégration demeure. Aux hommes qui immigrent après 1760 – particulièrement des Écossais, des Allemands – la population canadienne-française cède ses filles, un peu de sa terre et de son bâti. Et elle continue de les assimiler.

Les Allemands

Le temps joue pour les Canadiens. Je n'insisterai pas sur les quelque mille Allemands qui se marient avec des Canadiennes au lendemain de la guerre d'Indépendance américaine. Les travaux de Jean-Pierre Wilhelmy à ce sujet sont bien connus. Grâce à lui, nous savons mieux ce qu'ils sont devenus. À côté des Glackmeyer, des Hoffmann, des Wagner et des Wilhelmy, il y a des Grothé, des Matte, des Pratte, des Hains ou Hinse, des Trestler, des Rose, des Samuel, des Schmidt ; il y a aussi les Payeur pour Beyer, des Loiseau pour Vogel, des Caux pour Koch ou Kich, etc.

Il en va de même de nos Dallaire (Dahler), Ebacher, Hébert (Herbert, Ebert), Gérard (Gerhardt), Hamel (Hammell ou Haemel), Harbec (Herbeche), Hubert (Huberth), Hunter (Jaeger), Jomphe (Schumpf), Lamarre (Lamar), Léonard (Leonhard), Maillé ou Meyer, Maheu (Mayer, Maher), Miller (Müller), Pagé (Page), Pauzé (Pfotzer), Piquette (Picket), Raymond (Raimond), Renal (Reinhart), Roussel (Russel), etc.

Et que dire des Alain, Ayotte (Hayot), Béchard, de certains Bernard et Jacobi, des Faber, Forest, Malo (Mahlo), Remi (Remy). Mentionnons encore, arrivés à diverses époques, les ancêtres de certains Adam, Ampleman, Clément, Daigle, Dion, Duff, Felx, Gervais, Kaeble ou Keable, Piuze, Scheider, Schiller, Shooner, Spénard ?

Que les démographes et les généalogistes se donnent la main et les Québécois formeront peut-être le premier peuple sur cette planète à connaître vraiment ses origines, son évolution, son adaptation, son histoire, son présent.

Les Écossais, les Scandinaves, les Jersiais et les Guernésiais, les Irlandais, etc.

Les Écossais ont quant à eux donné des McKinnon, McLean, McNicoll, Murdock, Blackburn, Ross, etc. Ceux établis en Acadie ont donné les Peter, Colleson, Paisley, Kessey ou Quessy et les Mélançon. Le cas de ces derniers est particulièrement intéressant. À l'origine, il s'agit sans doute de Millan dont les fils sont des MacMillan ou des Millanson. Pour les Français, les Millanson deviendront des Mélançon.

Des Écossais, on en trouve un peu partout : à Sainte-Anne-des-Plaines et dans la seigneurie de Blainville vers 1820. Dans la région de Rimouski, ce sont des Smith, Campbell, Scott, Mathewson, Bovey, Burke et Wilson qui côtoient des Brillant, Fortin, Lepage, Lebel, Bérubé, etc. Sur la Côte-du-Sud, de nombreux Fraser.

Les Scandinaves, pour leur part, nous ont laissé des Allison, Anderson, Dawson, Christoferson, Ellefsen, Ferguson, Kronstrom, Paterson ou Pettersen, Olsen ou Olson, Rasmussen, Samuelsen, Simpson.

Rappelons aussi des descendants jersiais comme les Munger ou Mauger, Galienne, Rossignol, Henry, Le Merusier, Le Breton, Lebouthillier, Sormany, Duval et Gallichan ; des Jersiais ou des Guernésiais (un doute subsiste) comme les Fortier, Lemoignan, Fallu, Delarosbil ou de la Rosbille, Thelland, certains Renaud, Morin ou Dea, etc.

D'autres noms annoncent clairement des origines irlandaises : les Miller, Murphy, Nelligan, O'Brien, O'Connor, O'Farrel, O'Grady, O'Bready et, bien sûr, les Ryan, les O'Neil et les Johnson, encore que, dans ce dernier cas, des Johnson étaient à l'origine des Janson, comme des Harvey étaient des Herve.

En réalité, la plupart des descendants des immigrants des dix-huitième et dix-neuvième siècles se sont soit fixés au Québec et se sont ainsi assimilés plus ou moins rapidement au groupe francophone, soit ils sont repartis vers l'Ouest ou vers les États-Unis.

L'appropriation des traditions

Les québécois de « vieille souche » ont attrapé au cours des ans la tradition du père Noël, les marinades, la soupe aux pois, les fèves au lard, les gigues, les reels, la berçante, les veillées funéraires ou des sports comme le curling, les courses de chevaux et, plus récemment, le soccer. Bien peu de traditions dites québécoises remontent au temps de la Nouvelle-France. Cette population québécoise si homogène dans ses origines – ce qui n'exclut pas des apports étrangers – a constitué un bloc solide qui, non seulement a assimilé les arrivants à qui mieux mieux, mais s'est approprié plusieurs coutumes et modes des nouveaux venus.

Il se trouve en effet plusieurs communautés « ethniques » représentées au Québec dont les ancêtres ont immigré en plus grand nombre que les Français. Le cas des Irlandais est le plus spectaculaire. À partir des années 1830, il en vient en une seule année autant et parfois plus qu'il n'est venu de Français en deux cents ou deux cent cinquante ans. Évidemment, cette immigration massive ne change pas la composition génétique du groupe canadien-français, mais sur le plan culturel, elle a un poids considérable. Rien de ce qui existe au Québec aujourd'hui n'échappe à l'influence des immigrants. À cet égard, et curieusement, c'est la langue qui a le mieux résisté. Le découpage du territoire québécois est unique, tout comme le Code civil. Notre architecture depuis longtemps coupée de la France a vécu des modes successives. Notre alimentation a fait des emprunts aux Allemands, aux Juifs, aux Italiens, aux Anglais de la Nouvelle-Angleterre, etc. Notre mode de vie, notre mentalité doivent beaucoup au continent lui-même.

C'est justement parce qu'il y a eu – et très tôt – cette différence entre Canadiens et Français, puis entre Canadiens et Américains, et Anglais, et Allemands, et Irlandais, et Italiens, etc., qu'il y a aujourd'hui un Québec différent et une population québécoise avec ses institutions originales, ses traditions propres, le tout regroupé en un ensemble unique.

Pour combien de temps encore ? Ni les individus ni les collectivités ne sont éternels. Mais le Québec est préparé à durer longtemps. La question est de savoir si les Québécois se contenteront de durer ou s'ils continueront de se développer.

Évidemment, il y a au cœur de cette question notre actuel taux de natalité. Ce n'est pas notre propos, mais on ne peut passer sous silence cet élément majeur. En effet, cet intérêt pour la diversité du peuplement m'est venu de deux réalités actuelles : notre taux de natalité et l'immigration.

•

« Celle ou celui qui habite le Québec et qui s'y trouve bien ! » Voilà à peu près la réponse qui était venue à l'esprit de René Lévesque. Il n'aimait pas beaucoup la question : « Qu'est-ce qu'un Québécois ? », mais il jugea que sa réponse était appropriée. Il la répéta souvent. Et on la répéta pour lui. Tourmenté par les excès possibles du nationalisme, affolé par tout ce qui pouvait ressembler ou conduire à du racisme, il lui répugnait, par-dessus tout, d'adopter ou de cautionner une approche ethnique.

Qu'est-ce qu'un Québécois ? Lévesque évitait toute référence aux origines et avait finalement adopté une approche territoriale. Bien involontairement, il tournait ainsi le dos à l'histoire, pourtant seul fondement véritable de son projet d'affirmation. Habiter le Québec, ce n'est pas seulement y résider, c'est surtout partager le quotidien d'une société bien réelle que l'histoire a façonnée.

Il avait hésité à accepter les termes « Parti québécois » et aurait préféré des mots encore plus inclusifs. Il aimait sans doute la formule « Mouvement souveraineté-association ». Il était conscient que le choix du mot « québécois » consacrait une rupture avec le passé, avec le Canada français, mais il avait l'immense avantage de convenir aux nouveaux venus, furent-ils Juifs sépharades, Vietnamiens, Chiliens ou Maghrébins.

Tout comme il fut longtemps question de « pureté de la race », la notion de deux peuples fondateurs a connu ses belles années. Historiquement, il me semble que ce soit encore défendable, mais les perceptions, sinon les certitudes ont changé. Le Canada actuel est une mosaïque. Le Québec de son côté offre l'image d'une société distincte fondée sur l'histoire. Au moins deux dangers la guettent : l'étalement urbain, surtout celui de la région montréalaise, qui affaiblit le groupe intégrateur, et l'arrivée d'immigrants qui ne veulent pas voir le Québec comme une terre d'accueil et d'avenir, mais comme un refuge et une occasion de repli.

Depuis près de quatre siècles, il y a constamment eu un contexte d'échanges entre la population de souche et les immigrants. Ces échanges sont encore possibles si on veut bien laisser le fanatisme à la porte d'entrée. Depuis plusieurs années, les services d'immigration informent les candidats à l'immigration du caractère français du Québec. Il faudra dorénavant insister sur les divers aspects de la laïcité. Et d'urgence donner des cours d'histoire aux nouveaux venus. Ils doivent savoir où ils sont rendus et avec qui ils doivent cohabiter. Les Québécois sont curieux, ils aiment voyager, ils aiment découvrir d'autres cultures, ils sont généreux, ils sont ouverts, mais les cours de géographie humaine ont été bien rares. Quand ils demandent : « D'où viens-tu ? – Ah bon ! Tu es né ici. Ta famille, d'abord ? », ce n'est pas pour juger, mais par curiosité, pour enrichir leurs connaissances, pour partager. Plus ou moins consciemment, ils aimeraient bien qu'on leur demande : « Et ici ? C'est comment ? Explique-moi cette présence francophone dans cet océan anglophone. » On ne peut que souhaiter que l'interlocuteur québécois ne soit pas trop pris au dépourvu !

Le passé québécois montre bien que l'intégration est possible, et même au-delà de ce qu'on pouvait imaginer. Faudra-t-il revoir les règles et les critères de l'immigration pour qu'il en soit encore ainsi à l'avenir ? Les Québécois sont friands de nouveautés, ils sont pacifiques et tolérants ; ils ont enfin appris à faire de la religion une question personnelle. L'Église catholique a renoncé au rôle de suppléance qu'elle a joué si longtemps. Il n'est pas question de revenir en arrière. L'espace public redevient peu à peu neutre et pour tout le monde. C'est bien ainsi. L

Ancien ministre de la Culture, **Denis Vaugeois** est historien et éditeur. Parmi ses ouvrages, mentionnons *La fin des alliances franco-indiennes* et *L'amour du livre*.